

## L'idôlatrie imprudente du débat

Author : Maximilien Bernard

Categories : [Conférence épiscopale](#), [Eglise en France](#), [En Une](#), [Identité catholique](#), [Opposition au Pape](#), [Perepiscopus](#), [Relativisme](#), [Rôle des laïcs](#)

Date : 10 avril 2014



La rédaction de [Famille chrétienne](#) commente à son tour l'annulation de la conférence de **Fabienne Brugère** et rappelle à nos évêques les principes d'un bon dialogue. Texte à lire en entier :

"On pourrait débattre à l'envi de l'« affaire Brugère ». Certains ne s'en gênent pas. Les prises de parole dénonçant un catholicisme « intransigeant » ont été nombreuses ces derniers temps, et la presse s'est fait l'écho de cette polémique interne à l'Église de France, prenant d'ailleurs souvent position. Réunis à Lourdes, [les évêques sont largement revenus sur l'annulation de la conférence de la philosophe Fabienne Brugère](#), le 19 mars, lors d'une journée de formation dédiée aux délégués de la pastorale familiale.

Existerait-il un désaccord en leur sein sur le nécessaire dialogue que doit mener l'Église avec le monde contemporain ? « *Nous n'avons pas peur de dialoguer avec le monde* », confiait un prélat, mercredi matin, au deuxième jour de l'assemblée plénière des évêques de France (8-11 avril). Ce n'est donc pas tant le dialogue qui est en cause dans cette affaire que les conditions et les finalités de celui-ci.

Pour un dialogue mutuel et respectueux, il convient de bien identifier les idées et les convictions des deux parties. Si les positions de Fabienne Brugère sur le « mariage pour tous », l'avortement ou encore l'idéologie du genre n'étaient pas l'objet de son invitation le 19 mars, n'était-il pas logique que des délégués en pastorale familiale en aient connaissance avant son intervention ? Et réciproquement, elle-même devait savoir que « *dans tous les cas, l'Église parle à partir de la lumière que lui offre la foi* » ([Evangeliij Gaudium n° 238](#)).

Malgré le fait que certains observateurs balaient d'un revers de la main cet argumentaire, le cadre de l'intervention de Fabienne Brugère – une journée de formation – n'est définitivement pas un détail. Invitée comme spécialiste de la philosophie du *care* ou du « prendre soin » en France, Fabienne Brugère venait parler de « *la dimension sociale du soin de l'autre* ». Si dialogue il y avait, qui était invité pour jouer le rôle du contradicteur ? Qui, parmi les membres de l'assistance, connaissait réellement les fondements de la philosophie du *care* ? N'est-il pas judicieux, d'une part, de se former préalablement à cette thématique puis, dans un second temps, d'organiser ce dialogue avec la société et ainsi confronter ses idées ?

S'il convient de chercher dans les philosophies modernes des « éléments de vérité », peut-on les écouter sans en réfuter les points qui nous semblent en désaccord avec la pensée de l'Église ? La question se pose légitimement avec la philosophie du *care* prônée par Fabienne Brugère. C'est cette même conception du « prendre soin » que l'on retrouve dans [le rapport sur la loi Famille d'Irène Théry](#) – dont Fabienne Brugère a participé aux travaux – où il est écrit, ni plus ni moins, que, « *contrairement à ce que répètent à l'envi les nostalgiques de l'ordre matrimonial de la famille, les valeurs de transmission, de dévouement, d'attention, de soin et d'éducation n'ont pas disparu avec l'avènement du démariage* ».

En d'autres termes, la famille n'est plus le lieu premier et unique du « prendre soin ». Dont acte. Mais c'est toute la pensée déployée par le *care* que d'étendre cette conception à l'ensemble de la société. Manuel Valls, dans une tribune publiée le 14 mai 2010, affirmait lui-même que cette société du soin ou du *care* – « *vieille idée des années 1980* » – s'enracinait « *dans une conception féministe-différencialiste américaine réclamant un État plus attentif aux minorités* ». Une telle pensée, sous couvert de mots doux – sollicitude, prendre soin –, ne doit donc pas être prise pour argent comptant.

Ainsi, si le dialogue est nécessaire, il ne doit pas être amputé de sa juste contradiction et d'une réelle prudence. « *Les courants subjectivistes, utilitaristes et relativistes, aujourd'hui amplement diffusés, ne se présentent pas comme de simples positions pragmatiques, mais comme des conceptions fermes du point de vue théorique, qui revendiquent leur pleine légitimité culturelle et sociale* », mettait en garde le bienheureux **Jean-Paul II** dans sa lettre encyclique *Veritatis Splendor*. « *Le travail de discernement par l'Église de ces théories éthiques ne se limite pas à les dénoncer ou à les réfuter, mais, positivement, il vise à soutenir avec beaucoup d'amour*

*tous les fidèles pour la formation d'une conscience morale qui porte des jugements et conduit à des décisions selon la vérité* », ajoutait-il encore, rappelant les évêques à leur «*grave devoir de veiller personnellement à ce que la saine doctrine de la foi et de la morale soit enseignée dans nos diocèses* », afin que «*les fidèles soient préservés de toute doctrine ou de toute théorie contraires* » à l'enseignement moral de l'Église.

Dans le dialogue qu'elle mène avec le monde, l'Église ne doit pas oublier sa tâche première : celle d'annoncer la Bonne Nouvelle. Car si elle dialogue, c'est «*pour accomplir un service en faveur du plein développement de l'être humain et procurer le bien commun* », rappelle *Evangelii Gaudium*. «*L'évangélisation implique un chemin de dialogue* », dit encore l'exhortation apostolique. Dans *Veritatis Splendor*, Jean-Paul II l'écrivait déjà : «*La période que nous vivons [...] marquée par la déchristianisation [...] des communautés et des peuples entiers* », ainsi que par «*le déclin et l'obscurcissement du sens moral [...], est le temps d'un formidable défi à la nouvelle évangélisation* ».

Alors oui, le débat est un risque : celui de rencontrer l'autre dans ce qu'il a de différent, mais aussi d'être déstabilisé par sa rhétorique faute d'avoir été suffisamment formé, d'avoir été suffisamment mis en garde par ses pasteurs et d'oublier la finalité missionnaire du dialogue. «*L'art de l'apôtre est plein de risques* », disait **Paul VI** en 1964 dans sa lettre encyclique *Ecclesiam Suam*, traitant longuement du dialogue. «*La préoccupation d'approcher nos frères ne doit pas se traduire par une atténuation, par une diminution de la vérité. Notre dialogue ne peut être une faiblesse vis-à-vis des engagements de notre foi. L'apostolat ne peut transiger et se transformer en compromis ambigu au sujet des principes de pensée et d'action qui doivent distinguer notre profession chrétienne. [...] Seul celui qui vit en plénitude la vocation chrétienne peut être immunisé contre la contagion des erreurs avec lesquelles il entre en contact.* »

Nos frères chrétiens protestants ont pu faire les frais d'un certain relativisme à en croire **Gilles Boucomont**, pasteur de l'Église réformée de France en poste dans la paroisse du Marais à Paris. «*Jusqu'où pouvons-nous maintenir une parole une et lisible, tout en permettant l'expression de points de vue différenciés voire contradictoires ?* », [s'interroge-t-il dans un long billet publié sur son blog](#). «*En nous réjouissant que l'Église catholique puisse s'ouvrir à plus de débat, nous nous sommes demandé pourquoi les protestants luthéro-réformés s'étaient, quant à eux, abîmés dans une culture du débat que nous ne craignons pas d'appeler une idolâtrie du débat* ».

Son constat final est pour le moins cinglant : «*La culture du débat est un paravent de vertu pour se dérober à l'autorité profonde des Écritures, telle que nous la révèle le témoignage intérieur du Saint-Esprit. Continuerons-nous longtemps à jouer avec les projets de Dieu pour son Église ?* »"